

# Les Orthodoxes d'Occident

## Une difficile quête d'identité

### TYPOLOGIE

Historiquement, l'orthodoxie concerne les peuples placés sous influence byzantine : Grecs, Russes, Balkaniques, certains Arabes, donc tous « Orientaux » si l'on se place du point de vue des « Occidentaux ».

Mais aujourd'hui, l'orthodoxie est représentée de manière non négligeable aussi en Europe de l'Ouest et en Amérique. Elle y concerne deux populations très différentes :

- d'abord les immigrés du Proche-Orient et des pays de l'Est, présents parfois de longue date, qui continuent le plus souvent à relever de leurs Eglises nationales ou ont fondé de nouvelles Eglises autocéphales : ils se perçoivent comme des « orthodoxes en Occident » :
- ensuite les Occidentaux de souche qui, d'origine catholique, protestante, anglicane, juive ou agnostique ont passé à l'orthodoxie pour des raisons diverses, un mouvement certes lent, mais vieux de plus d'un siècle sous différentes modalités : eux se perçoivent comme « orthodoxes d'Occident ».

Parmi les seconds, il convient encore d'opérer une distinction capitale pour notre propos : en effet, parmi ceux qui sont ainsi « devenus » orthodoxes, les uns se sont coulés sans difficulté dans les structures des Eglises d'Orient, ont adopté leurs rites, voire leurs langues liturgiques ; d'autres, tout en acceptant ainsi le moule

byzantin, ont travaillé à le rendre viable pour des Occidentaux, en particulier par la traduction et l'adaptation des textes liturgiques ; un troisième groupe, enfin, entend vivre son orthodoxie en restant fidèle à la tradition d'Occident dans toute la mesure où elle est compatible avec l'héritage de l'Eglise « indivise » : c'est là que l'on trouve des orthodoxes célébrant des rites typiquement occidentaux.

Quels sont ces rites ? Plusieurs cas de figure existent. Les uns ont pris l'Ordo missae romain ou le Prayer book anglican en y introduisant quelques modifications (épiclese, suppression du Filioque, communion sous les deux espèces avec pain levé), les autres ont composé une nouvelle liturgie en s'inspirant de matériaux anciens de provenance diverse, d'autres encore ont tenté de restaurer d'anciennes liturgies occidentales qui ont disparu sous le rouleau compresseur romain (à l'image de bien des liturgies orientales qui ont été éliminées sous le rouleau compresseur byzantin). Il y en a plusieurs possibles : celle des Gaules, décrite dans les lettres de saint Germain de Paris, l'italique, l'irlandaise, et beaucoup plus largement les rites propres à maints diocèses, régions, lieux et familles religieuses. L'Eglise romaine elle-même a conservé les rites milanais, mozarabe, chartreux, dominicain, etc, comme autant de précieuses reliques de l'ancienne diversité, et elle a reconnu les liturgies des Eglises pré-chalcédoniennes pour les fidèles qui en proviennent.

Pierre Erny  
Professeur à l'Université  
des Sciences Humaines  
Institut d'Ethnologie

Si nous prenons l'exemple strasbourgeois, nous trouvons à l'église des Trois-Saints-Hiérarques les liturgies byzantines (de saint Jean Chrysostome et de saint Basile) en grec ; à l'église du Saint-Sauveur les mêmes liturgies, soit en slavon quand célèbre le prêtre qui relève de l'Eglise Russe hors Frontières, soit en français quand célèbre le prêtre (alsacien) qui relève du patriarcat de Moscou ; à la chapelle Saint-Jean de Hoenheim, les mêmes liturgies en roumain ; à la paroisse Saint-Grégoire et Sainte-Attale, qui relève de l'Eglise Catholique Orthodoxe de France, on célèbre habituellement l'ancienne liturgie des Gaules restaurée par les frères Kovalevski, et occasionnellement les liturgies byzantines en français. Cela donne une bonne image du microcosme orthodoxe tel qu'il existe aujourd'hui en France. L'Eglise ukrainienne de l'Esplanade rassemble non des orthodoxes, mais des catholiques de rite oriental (« Uniates »).

Que les orthodoxes immigrés de vieille ou de fraîche date aient des problèmes parfois énormes d'identité, est évident. Les Eglises servent souvent de cadre privilégié à la culture de la langue, des coutumes, des chants, du folklore du pays d'origine ; on aime s'y retrouver entre Russes, ou Ukrainiens, ou Roumains, ou Grecs ; on y développe des réseaux de solidarité et on y discute vivement de politique nationale, surtout entre réfugiés qui ont fui des régimes de dictature. Cette catégorie d'orthodoxes relève d'une problématique classique et bien connue : problèmes de déracinement, d'intégration, de deuxième et de troisième génération, etc. Le facteur religieux, pour important qu'il soit au plan symbolique, n'est pas prédominant. Il pose problème surtout aux enfants et petits-enfants d'immigrés, pour qui les rites en langue d'origine n'ont plus la même signification.

Les problèmes d'identité sont plus subtils chez les « orthodoxes d'Occident ». Là le facteur religieux est en première ligne. C'est ce cas que nous souhaitons effleurer ici.

## ETAT DES LIEUX

Les étiquettes sont souvent peu significatives. De même qu'à côté de l'Eglise catholique romaine il existe une foule d'au-

tres Eglises « catholiques », grandes et petites, de même il existe à côté des grandes Eglises orthodoxes nationales qui se reconnaissent entre elles une foule de groupements, parfois considérables, parfois minuscules, qui mènent par rapport à elles une existence canoniquement marginale à des degrés très variables. Certains patriarcats reconnaissent comme autocéphales des Eglises que d'autres refusent de considérer comme telles : le contentieux est particulièrement lourd entre Moscou et Constantinople, la « seconde » et la « troisième » Rome, traditionnellement rivales. En l'absence d'une autorité centrale incontestée, tout est affaire de relations bilatérales. Le Répertoire des petites Eglises catholiques non romaines et orthodoxes non canoniques de Bernard Vignot relève pour la seule France la Communauté Catholique Orthodoxe Héraclienne, l'Eglise Catholique Orthodoxe Apostolique Française, la Mission Orthodoxe Saint-Jean l'Evangeliste relevant de la Sainte Eglise Syro-Antiochienne Orthodoxe Autocéphale en Europe, le Vicariat Orthodoxe de Paris et de toute la France relevant de l'Eglise vieille-calendarienne grecque, l'Eglise Orthodoxe Française, l'Eglise Catholique Orthodoxe de Bretagne rattachée au patriarcat celtique de Glastonbury, le Patriarcat Orthodoxe de l'Europe Latine et des Missions dans le Monde, l'Eglise Orthodoxe Vivante. Pour nos enquêtes, nous avons écrit à toutes les adresses indiquées : les réponses ont été minimes. Plusieurs de ces dénominations sont purement formelles ou la boutique a été transférée ailleurs... Si l'on ajoute qu'en France la plupart des grandes Eglises orthodoxes canoniques sont représentées par des évêques, regroupés au sein d'un Conseil Interépiscopal Orthodoxe aux attributions élastiques, on aura le sentiment de pénétrer dans une forêt touffue (en Amérique du Nord, cette coexistence est ouvertement conflictuelle). L'Eglise Catholique Orthodoxe de France (ECOF) se trouve dans une situation particulière : bien que patronnée par le patriarcat de Roumanie et se trouvant dans une situation canonique régulière, elle est rejetée par la plupart des autres orthodoxes et son évêque n'est pas admis au Conseil Interépiscopal. (En 1989, l'évêché de Strasbourg a publié, sous la signature de Mgr Bockel, une mise en garde

à son endroit où il est précisé qu'elle « ne peut pas être considérée par les catholiques comme représentative de l'orthodoxie et comme un interlocuteur valable pour le dialogue œcuménique » (L'Eglise en Alsace, 12, déc. 1989, p. 3).

Le patriarcat de Constantinople travaille depuis des décades à la réunion d'un Concile Panorthodoxe ayant tout spécialement pour tâche de régler les problèmes de la « diaspora ». Mais les ecclésiologies et les intérêts en présence au sein même de l'orthodoxie sont si divergents qu'on est en droit d'être pessimiste sur les chances de succès d'une telle assemblée, si seulement elle arrive à voir le jour.

## REPÈRES HISTORIQUES POUR L'ORTHODOXIE OCCIDENTALE

On pourrait signaler, après l'échec du dernier concile d'union clos à Florence en 1439 diverses tentatives de rapprochement. Mais l'évolution qui nous intéresse ici prend son départ au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans le cadre du Mouvement d'Oxford, Edward Pusey, rebuté par l'intransigeance romaine, entrevit une sorte d'intercommunion des anglicans et des orthodoxes. William Palmer tenta vainement de la mettre en pratique. En 1851, des anglicans de la High Church souhaitèrent la constitution d'une Eglise autonome, de rite occidental, mais unie à l'Eglise russe. Mal compris, ils se tournèrent vers Rome. Dès le début de leur mouvement en 1871, les vieux-catholiques, se considérant comme orthodoxes de facto, ont recherché l'union avec les Orientaux sous la forme d'une reconnaissance mutuelle concrétisée par l'intercommunion sans véritable unité doctrinale ou ecclésiastique. Les pourparlers, indéfiniment repris, ont échoué, malgré des positions théologiques très proches, sur des différences dans la manière de « sentir » les choses plutôt que de les penser, et ce jusqu'à nos jours.

A partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle on assiste au passage à l'orthodoxie de personnalités catholiques éminentes : Vladimir Guettée, prêtre, historien de l'Eglise, traduisit la liturgie de saint Jean Chrysostome en français et présenta en 1874, devant le Saint-Synode russe, un projet de restaura-

tion de la liturgie gallicane ; Joseph Overbeck, prêtre allemand, travailla avec acharnement à la restauration d'une Eglise catholique orthodoxe unie aux Eglises d'Orient, mais sauvegardant ses rites, traditions et coutumes propres, et dans ce but il fit approuver par le Saint-Synode de Russie un texte corrigé de la liturgie romaine en 1870 ; plus près de nous il faut signaler la rayonnante figure du Père Lev Gillet, ancien moine bénédictin, dont l'action fut déterminante en France.

Au début du siècle, un episcopus vagans célèbre, A.H. Mathew, fonda une éphémère Eglise orthodoxe occidentale, patronnée par les patriarchats d'Antioche et d'Alexandrie. L'Eglise Nationale Tchèque, dissidente de Rome en 1920, fut reconnue par l'Eglise orthodoxe de Serbie et dans ses débuts célébra selon le rite romain. L'Eglise Nationale Catholique Polonaise, dissidente aussi de Rome en 1923, mais différente de celle fondée sous le même nom aux USA et intégrée au mouvement vieux-catholique, fut reconnue en 1926 par le Saint-Synode orthodoxe de Varsovie tout en conservant le rite romain et une large autonomie administrative. En 1936, le métropolite Serge de Moscou accepta dans la communion de l'Eglise de Russie l'Eglise Catholique Evangélique de Mgr Louis-Charles Winnaert, ancien prêtre catholique en rupture avec Rome : c'est de ce noyau que sortira après de nombreuses péripéties l'Eglise Catholique Orthodoxe de France.

A partir des années cinquante, c'est l'Amérique qui devient la terre d'élection de l'orthodoxie occidentale. En 1920, un episcopus vagans français, J.R. Vilatte, y avait déjà fondé l'Eglise Africaine Orthodoxe pour Noirs américains. En 1957, le diocèse orthodoxe albanais intégra une communauté vieille-catholique en maintenant le rite romain. L'Eglise Orthodoxe Américaine, connue sous le nom de Society of Saint-Basil, née d'une dissidence après la seconde guerre mondiale, déploya une grande activité missionnaire malgré son statut ambigu et fut reconnue en 1961 par les Antiochiens avec le rite occidental. En 1965, l'exarchat américain du patriarcat de Moscou intégra aussi trois paroisses à rite semblable.

En France, une impulsion décisive vers l'orthodoxie occidentale viendra dans les années vingt d'un groupe de jeunes émi-

grés russes qui voyaient dans la Révolution de 1917 un événement providentiel faisant éclater les frontières traditionnelles, gréco-slaves, de l'orthodoxie, pour en permettre la diffusion en Occident : ils se regroupèrent dans la Confrérie Saint-Photius, dont la section Saint-Irénée se spécialisait dans l'étude de tout ce qui pourrait favoriser l'émergence d'une orthodoxie occidentale : traduction de textes liturgiques, expérimentation des rites romain et gallican, établissement d'un calendrier de saints orthodoxes de France, organisation de pèlerinages à travers le pays, etc. La devise était : « Tout ce qui est antérieur à 1054 est à nous ». L'âme du groupe était Eugraph Kovalevski. Voici comment les idées étaient formulées en 1937 :

« Le territoire ecclésiastique d'Occident, comme tel, appartient au Patriarcat de Rome. Donc aucune des Eglises locales d'Orient — ni celle de Constantinople, ni celle de Russie — ne peuvent s'approprier ce territoire en y fondant des diocèses nouveaux. Une Eglise locale d'Occident ne pourra naître que du sol même de l'Occident, comme résultat d'une mission, d'une restauration de l'Orthodoxie Occidentale avec ses traditions, son rite, sa spiritualité, le culte de ses saints locaux... »

On trouve là comme la charte fondatrice de l'Eglise Catholique Orthodoxe de France, qui naîtra de la rencontre de Mgr Winnaert avec Eugraph Kovalevski. Ce dernier travaillera inlassablement à une restauration non pas archéologique, mais vivante, car portée par une communauté, de l'ancien rite des Gaules.

On pourrait signaler d'autres tentatives parallèles qui plus d'une fois ont interféré entre elles, comme celles de Mgr Alexis Van der Mensbrugge qui publia en 1962 une version révisée du rite gallican ainsi qu'une restauration du rite italique pré-célestinien ; la première est aujourd'hui en usage dans l'Eglise Orthodoxe Française (sans lien avec l'ECOF) ; la seconde l'a été dans des paroisses italiennes du patriarcat de Moscou.

Cet historique tout à fait incomplet n'a pour but que de montrer la complexité extrême de la situation et le fait que l'idée d'une orthodoxie d'Occident est ancienne et a germé en différents endroits. Il faut dire que la plupart des tentatives signalées ici, issues de petits groupes marginaux, ont

plus ou moins tourné court, faute de coordination, ou écrasées sous le poids des habitudes et des allergies orientales. Dans le principe, les Eglises orthodoxes admettent la diversité des rites comme expression de leur catholicité. Dans la pratique, elles font tout pour la réduire et la contrecarrer. Pourtant, dans toutes ces tentatives, la question des rites a été au premier plan : un groupe religieux affirme son identité d'abord à travers ces manifestations extérieures et publiques de sa pensée et de sa sensibilité. Entre le dogme qui est commun à tous et l'ascèse qui est propre à chacun, il y a le rite, le droit et les coutumes qui sont l'expression de la communauté, de sa langue, de ses mœurs, de ses arts, de ses gestes, en un mot de sa culture elle aussi en quête de transfiguration.

La littérature existante, pour importante qu'elle soit, n'a guère abordé la question du point de vue sociologique ou psychologique. Nous disposons essentiellement de trois sources : d'une part l'étude de la biographie (et des autobiographies) d'un certain nombre de personnalités, d'autre part les impressions que l'on peut recueillir en observant et en fréquentant de manière approfondie un certain nombre de groupes, enfin les conversations et entretiens que l'on peut avoir avec des personnes. Nous avons puisé aux trois. Comme il s'agit là d'une recherche en cours, nous nous limiterons à quelques brèves notations. D'intéressants travaux d'étudiants ont été réalisés sur les paroisses russe et roumaine de Strasbourg.

## BIOGRAPHIES ET AUTOBIOGRAPHIES

L'ouvrage de Vladimir Guettée, Souvenirs d'un prêtre romain devenu prêtre orthodoxe (Fischbacher, 1889, 421 p.) représente évidemment un document de grand intérêt, même si l'activité de l'auteur au sein de sa nouvelle Eglise est peu évoquée. Sur Overbeck nous avons l'étude de W. Kahle, Westliche Orthodoxie. Leben und Ziele Julian Joseph Overbecks (Leiden-Köln, 1968, 395 p.). Pour Winnaert, l'ouvrage de base est celui de Vincent Bourne (alias M<sup>me</sup> Yvonne Winnaert), La quête de vérité d'Irénée Winnaert. Modernisme, oecuménisme, orthodoxie

(Genève, 1966, 339 p.). Albert Frank-Duquesne a donné cinq conférences intitulées « Pourquoi et comment je suis catholique. Mon odyssée spirituelle », malheureusement inédites. Elisabeth Behr-Sigel a retracé la vie du Père Lev Gillet dans le numéro 116 de *Contacts* (1981) consacré à celui-ci à l'occasion de son décès. La vie d'Eugraph Kovalevski a été décrite avec minutie par V. Bourne dans *La divine contradiction* (Paris, 1975, 242 p. et 1978, 530 p.). Tout récemment ont paru de Maxime Kovalevski *Orthodoxie et Occident. Renaissance d'une Eglise locale* (Carbonnel, 1990), et de A. et R. Goettmann *De l'Orient à l'Occident, le sens d'un exode* (éd. Béthanie, 1990). Du plus haut intérêt est aussi le livre d'Olivier Clément : *Orient-Occident : deux passeurs. Vladimir Lossky. Paul Evdokimov* (Genève, 1985, 210 p.).

A titre d'exemples, nous évoquerons rapidement deux personnalités marquantes dont les tentatives ont connu un certain échec : Albert Frank-Duquesne (d'après la thèse de Alexis Van Bunnan) et Lev Gillet.

## ALBERT FRANK-DUQUESNE

L'itinéraire d'Albert Frank (1896-1955) est significatif à plus d'un titre. Né à Bruxelles d'un père juif converti au catholicisme, il connut une vie agitée, entre autres dans les services d'espionnage et de contre-espionnage. D'une grande érudition, il fut d'abord attiré par l'ésotérisme, les religions orientales, la théosophie et la gnose, puis se tourna vers les Pères de l'Eglise. Il rencontra l'Eglise Catholique Evangélique de Mgr Winnaert et fut ordonné prêtre par celui-ci. Mais en 1936, il se tourna vers l'orthodoxie où il fut réordonné et chargé d'une « paroisse orthodoxe belge », célébrant à son domicile selon le rit byzantin :

« L'Orthodoxie, comme son nom l'indique, c'est là vraie foi. Dès lors, supposons qu'une Eglise occidentale adhère aux affirmations essentielles de l'Orthodoxie..., on ne voit pas en quoi la différence des rites, des textes liturgiques..., des méthodes ascétiques, de l'iconographie, des prescriptions disciplinaires et de tout ce que Notre-Seigneur appellerait des « ordonnances et traditions d'hommes », pour les opposer à la « loi de Dieu », on ne voit pas, dis-je, en quoi tout cela empêcherait cette

Eglise occidentale d'être aussi orthodoxe, par exemple, les Eglises de Carthage et de Lyon en l'année 200... Nous avons beaucoup à apprendre de nos frères occidentaux : qu'on puisse, par exemple, traiter de haut *L'Imitation de Jésus-Christ* ou *L'Introduction à la vie dévote* nous est un pur scandale. Trop d'orthodoxes, lamentablement ignorants de ce que l'Eglise latine a donné de grand, de fécond, de saint à la chrétienté, lassent et découragent ceux qui, grandis dans l'Eglise romaine, venus à l'orthodoxie, considèrent d'un œil impartial les bienfaits et les ombres, de part et d'autre... Si, à l'intolérance et à l'arrogance anticatholiques des apologistes romains, des autorités orthodoxes devaient répondre par une incompréhension méprisante de toute la tradition latine, nous autres, orthodoxes belges, devrions nous demander si c'était vraiment la peine de changer d'étroitesse et d'arborer un autre fanion sur la mesquinerie... S'imaginer-t-on qu'une espèce de simili-romanisme à l'envers séduira (des Occidentaux) ? Pense-t-on qu'une servile imitation de l'orthodoxie slave ou byzantine, jusque dans les plus petites choses, a de quoi les enthousiasmer ? »

Cela dit clairement, la tradition orientale conservait néanmoins aux yeux d'A. Frank une valeur spécifique et irremplaçable : « C'est toute l'atmosphère traditionnelle de l'Occident — léguée en bonne partie par Rome à la Réforme — qui nous paraît inférieure à celle de l'Orient, parce que « vulgaire », matérialisée, ravalée au niveau des préoccupations canonico-juridiques. Nous respirons plus librement l'air d'Orient que celui d'Occident. Nous n'adhérons pas seulement à la foi orthodoxe — professée aussi par les Vieux-Catholiques et bon nombre d'Anglicans — mais à la spiritualité orthodoxe, mais à l'âme orthodoxe. Et cette âme, enivrée par la céleste liturgie de l'Apocalypse, ressent un malaise dans nos Eglises d'Occident, où l'office a perdu la luxuriance du caractère sacré et mystérieux qu'il a gardé dans l'orthodoxie... La *Nüchternheit* des liturgies occidentales justifie aux yeux des orthodoxes leur vieux dicton : « La messe romaine fait descendre Dieu parmi les hommes et sur la terre ; la liturgie orthodoxe élève les hommes au ciel, devant le trône de Dieu. » »

Les orthodoxes belges selon Frank-Duquesne adoptent tout ce qu'il y a de

positif dans l'orthodoxie. Ils cherchent à redécouvrir le visage de l'Eglise indivise « sous la patine et malgré les verrues de Byzance ». Ils aiment les Pères latins, mais c'est auprès des Pères grecs qu'ils trouvent l'essentiel de leur piété individuelle et collective.

Cet idéal et cette vocation si clairement entrevus, A. Frank espérait pouvoir les réaliser dans le cadre de l'orthodoxie telle qu'elle existe aujourd'hui en nos pays. L'expérience devait lui montrer que la chose était impossible et qu'elle se heurtait auprès des autorités en place à trop de résistances. Le 24 mars 1940, il célébra sa dernière messe et réintégra comme laïc l'Eglise de Rome...

## LEV GILLET

Le cheminement du Père Gillet est représentatif aussi d'un certain type d'orthodoxe d'Occident. Jeune moine bénédictin, il connaît un « attrait violent » pour le monde slave, à une époque où s'éveille l'oecuménisme et où l'on commence à espérer une unité retrouvée respectueuse des différences et de l'autonomie des Eglises locales. Il passe à un monastère uniato de l'Eglise ruthène, et est séduit par l'idée d'une double appartenance à l'Eglise orthodoxe et à l'Eglise romaine au point d'en faire « une sorte de mystique ». Mais la raideur des positions qu'affiche le Vatican lui en montre l'impossibilité. Il prend alors une « décision vitale » qui se présente à lui « non comme le terme auquel achemine telle ou telle raison particulière, mais comme le postulat de l'être tout entier » : en 1928, il concélébre la Divine Liturgie avec le Père Serge Boulgakov, recteur de l'Institut de théologie orthodoxe à Paris, et par ce geste passe à l'Eglise russe (cérémonie où le jeune Eugraph Kovalevski faisait fonction de chantre...). Il écrit alors à sa mère :

« Ayant pris la décision de m'unir à l'Eglise catholique d'Orient, il était naturel que ce fût dans sa branche russe, puisque c'est auprès des Russes et avec eux que je travaille... Je considère comme un grand honneur d'être adopté par une Eglise souffrante, ensanglantée, crucifiée, une Eglise martyre... Rien de ma formation ancienne n'a été inutile ; mes vœux anciens subsis-

tent ; non seulement il n'y a pas de rupture entre ce qui a été et ce qui est, mais c'est une sorte de marche logique qui m'a conduit du béne'dictisme (c'est-à-dire de ce que l'Eglise latine a de plus ancien et de plus traditionnel) à l'Orient... Il serait profondément déloyal de ma part de demeurer dans l'Eglise romaine, alors que je suis convaincu que la pleine lumière du Christ se trouve dans le catholicisme orthodoxe... Ce que Dieu demande de chacun, c'est qu'il agisse selon sa conscience. C'est ce que je fais. Je n'ai pas l'impression de me séparer spirituellement de toi et de papa. Je suis bien loin de rejeter le catholicisme romain comme un mensonge. Je suis convaincu que la grâce et la lumière de Notre-Seigneur sont dans l'Eglise romaine, mais qu'elles sont à un degré plus pur dans le catholicisme traditionnel qu'est l'orthodoxie ».

Pour L. Gillet, il ne s'agissait donc pas d'une conversion ou d'un changement de cap, mais d'un approfondissement, d'un accomplissement : « Je suis allé où j'ai cru trouver, je ne dis pas une autre lumière, mais la même lumière à un état plus pur. » En se joignant à l'Eglise orthodoxe, il a conscience de rester catholique. Mais l'expérience que très concrètement il sera amené à faire dans la jungle des juridictions orientales lui montrera à quel point l'idéal de communion qu'il a entrevu est contredit par la réalité empirique, sociologique et psychologique. Bien des fois déçu et amer, il n'a pas ignoré, comme Frank-Duquesne, la tentation de revenir au point de départ. Il a su la dépasser par une fuite en avant dans l'écriture, dans un style de vie qui a fait de lui une sorte de « fol en Christ » (surtout quand il passait ses soirées à prêcher au Hyde Parc de Londres), et dans une position que lui-même a attribuée au philosophe Vladimir Soloviev (qui a cheminé en sens inverse, de l'orthodoxie au romanisme) : un « universalisme mystique ». Il décrit l'Eglise orthodoxe comme une « Eglise de contrastes... à la fois si traditionnelle et si libre, si archaïque et si vivante, si ritualiste et si personnellement mystique. Eglise où la perle de grand prix est précieusement conservée, parfois sous une couche de poussière ; Eglise qui souvent n'a pas su agir, mais sait chanter, comme nulle autre, la joie de Pâques. »

C'est au Père Gillet que fut confiée la

première communauté orthodoxe de rite byzantin, mais de langue française, qui venait de se fonder à Paris. Il connut un profond découragement quand ses amis russes se fractionnèrent en juridictions hostiles et s'entre-déchirèrent. C'est lui qui entreprit les démarches qui aboutirent à l'intégration au patriarcat de Moscou de Mgr Winnaert et de sa petite Eglise, et à sa prise en charge par le Père Eugraph Kovalevski dont il demeura l'ami fidèle.

## L'ÉGLISE CATHOLIQUE ORTHODOXE DE FRANCE

Et nous voilà une fois de plus ramenés à l'ECOF. Les deux cas évoqués ci-dessus montrent combien peut être grande, pour des Occidentaux, la séduction de l'orthodoxie archétypique, idéale, et combien immense va être leur déception devant l'orthodoxie telle qu'elle existe concrètement sous sa forme gréco-slave. En droit, on affirme qu'une pluralité d'expression est possible, en fait on la combat par tous les moyens dont peut disposer la mauvaise foi. L'expérience accumulée depuis plus de cent ans montre que toute tentative quelque peu novatrice est ramenée à des impasses et se heurte à des incompréhensions insurmontables. L'ECOF est sans doute un des très rares cas où l'orthodoxie occidentale a su se donner un cadre institutionnel viable, quoiqu'encore fragile. Mais à quel prix ! Que de luttes, de souffrances, d'énergie gâchée ! Le recours à l'ancien rite des Gaules permet de transcender l'antinomie qu'a décrite A. Frank : ne s'agit-il pas de la liturgie qui a bercé l'Occident chrétien dans sa petite enfance, qui a façonné sa sensibilité religieuse, mais en gardant le caractère mystérieux des liturgies d'Orient, surtout sous la forme vivante que lui ont donnée les frères Kovalevski ? On comprendra donc que depuis sa naissance, en 1936, cette Eglise soit en butte à des attaques incessantes de la part de certaines autres juridictions, menées de préférence avec les armes des faibles : la calomnie, la rumeur, la délation, la falsification, l'intrigue. On sait qu'en calomniant il en restera toujours quelque chose. Ce reste, ce seront par exemple les arguments de la mise en garde faite sans doute de bonne foi à Strasbourg.

On ne peut évidemment les décrypter qu'en connaissant les dessous.

Le sentiment d'être l'objet d'une hostilité grandissante de la part des milieux catholiques romains (et ce au nom de l'oecuménisme) est une autre composante de la psychologie des catholiques orthodoxes. Les relations sont facilement harmonieuses avec des Eglises enfermées dans un folklore étranger qui n'ont aucune prise sur la réalité locale. Il n'en est pas de même avec l'ECOF, composée en majeure partie d'anciens catholiques romains déçus par leur Eglise et dynamisés par leur découverte, non pas forcément de l'Orient, mais de l'orthodoxie universelle. Avec eux, celle-ci retrouve sa dimension missionnaire : ils ne peuvent pas ne pas souhaiter pour d'autres aussi cette sorte de « rapatriement spirituel » qu'est à leur yeux le retour à l'Eglise d'avant les déformations que lui ont imprimé le centralisme, le juridisme et l'autoritarisme romains. On sait combien nos contemporains sont sensibles à ces aspects des choses. On comprend alors que les calomnies véhiculées par les instances orientales soient si facilement reprises, sans réel examen préalable. Mais un groupe solide voit son sentiment d'identité renforcé, voire exacerbé, quand il rencontre de telles oppositions. Le cas de l'ECOF, en cinquante ans d'existence, illustre parfaitement ce mécanisme.

Le fonctionnement interne d'une Eglise composée de gens qui y ont adhéré par une démarche consciente n'est évidemment pas le même que celui d'une Eglise à laquelle on appartient de naissance et de tradition. Chacun vient avec sa formation antérieure, ses drames souvent, ses tâtonnements, sa recherche, ses inspirations. L'ECOF se présente comme un melting pot assez extraordinaire. Elle a ses traditionalistes et ses progressistes, une fraction orientalissante et une autre occidentalissante, ses zélotes et ses oecuménistes. La diversité et les oppositions internes sont telles que ceux qui l'attaquent du dehors lui rendent en fait le plus grand des services en resserrant périodiquement ses rangs.

Une des accusations qui revient régulièrement est la tendance soi-disant ésotériste de beaucoup de ses membres. Cela donne lieu aussi à de nombreux mouvements d'humeur internes. En ce domaine il est facile de jouer sur les mots, puisque le

terme « ésotérisme » peut recevoir plusieurs significations très différentes. Si l'on entend par là une approche, en creusant sa propre intériorité, de l'intériorité des êtres et des événements, le christianisme, qui entend aller au-dedans des choses, est par essence « éso-térisme », et un usage chrétien du terme est légitime. Cela dit, il est vrai que beaucoup de personnes qui ont passé par des mouvements gnostiques, initiatiques, spiritualistes, théosophiques, etc, et s'en sont détournées, ont trouvé dans l'ECOF le sens et l'aboutissement profond de leur recherche. Comme nous l'avons vu, Frank-Duquesne a aussi passé par une phase de ce genre.

Parmi les diverses branches chrétiennes, l'orthodoxie est celle qui a le plus cultivé cette « intériorité », et dans son monachisme s'est développé parfois un ésotérisme en d'autres sens encore. Il y a donc là une certaine affinité. D'autre part, les deux évêques successifs de l'ECOF, Mgr Jean et Mgr Germain, ont cultivé une anthropologie fondée sur la triade biblique et patristique corps-âme-esprit, qui s'oppose à la dichotomie habituelle corps-âme héritée de l'aristotélisme, sinon de Descartes. C'est la base même de leur enseignement. Comme beaucoup de milieux théosophiques cultivent un trichotomisme apparemment similaire, mais totalement différent dans son esprit, il est facile de faire l'amalgame. Cette anthropologie tridimensionnelle, avec les perspectives qu'elle ouvre et les lumières qu'elle jette sur le fonctionnement interne de l'homme, surtout dans ses relations avec Dieu, est sans doute un des fondements les plus solides de l'identité des catholiques-orthodoxes de France. Elle est ici clairement affirmée, alors qu'elle est plus diffuse dans le reste de l'orthodoxie et largement inconnue des autres chrétiens d'Occident.

## CONCLUSION

Le cadre limité de cet article ne nous a permis qu'un effleurage rapide du sujet abordé. Bien d'autres éléments pourraient être apportés, bien des affirmations devraient être nuancées. Frank-Duquesne, au moment de revenir à Rome, a, dans une lettre, émis un jugement bien dur :

« L'orthodoxie actuelle — infiniment plus préoccupée de la barbe des prêtres et

du moindre détail rituel que de lancer dans le monde un grand appel évangélique — en quoi et à quoi sert-elle en ce moment ? Ce sel s'est affadi, cette lumière « brille » sous le boisseau, à l'ombre bien calfeutrée des iconostases. Fuite loin du monde, piété solitaire et détachée des hommes qui doutent et qui luttent : la voilà ».

Quiconque fréquente les milieux orthodoxes sera étonné de la manière dont constamment on se réfère, à l'instar des musulmans, à une religion idéale qui n'existe nulle part, et à des pratiques qui en fait ne sont celles de personne, sauf à la limite de quelques cercles monastiques ou piétistes de type « hassidique ». Cela donne le ton. L'orthodoxie est belle tant qu'elle reste théorique et désincarnée ; elle est magnifique sous sa forme exotique, quand de loin on en entrevoit les coupoles et en devine les vieilles barbes et les voix de basse pendant qu'on se bronze la peau au Club Med. Une sorte de monophysisme latent a toujours rendu difficile son incarnation. Mais voilà que des gens de nos pays se mettent en tête d'implanter une orthodoxie démythifiée et ramenée à l'essentiel ici, chez nous. Alors les images se brouillent, le rêve s'effondre, cela devient dangereux. Elle était si bien dans les îles de Grèce et les steppes de Russie !

Le drame du groupe que nous étudions vient de ce qu'il dérange tout le monde, mais que personne ne peut énoncer les vraies raisons, inavouables, de son hostilité : attachement à la routine, crispations du pouvoir, peur de la concurrence. Alors on navigue dans le passionnel, l'irrationnel, l'éternel non-dit, et, par la force des choses, dans l'hypocrisie et la mauvaise foi. Vu de l'intérieur, cela donne une sensation d'irréalité, le sentiment que ce n'est tout simplement pas possible. En milieu protestant, semblable situation n'aurait guère fait de drame : une Eglise de plus, se disant « libre », s'ajouterait aux nombreuses autres. Mais pour des orthodoxes, l'insertion dans la continuité d'une tradition signifiée par la succession apostolique et le respect des règles canoniques est essentielle. A vues humaines il n'y a pas d'issue. Le cas de ce groupe tiraillé entre sa vocation et sa situation a quelque chose de tragique<sup>1</sup>.

## BIBLIOGRAPHIE

(En complément des ouvrages et articles dont les références ont été données dans le texte).

Abramstov (D.F.), « A Brief History of Western Orthodoxy in Modern Times », One Church, 15, 1961, pp. 226-236, 295-305, 355-365.

Anson (P.), Bishops at large, Londres, 1964, 593 p.

Schneirla (W.S.), « The Western Rite in the Orthodox Church », St. Vladimir's Seminary Quarterly, 2, 1958, pp. 20-46.

Van Bunnan (Alexis), « L'orthodoxie de rite occidental en Europe et aux Etats-Unis. Bilan et perspectives », Irenikon, 54, 1981, pp. 53-60, 211-221.

Van Bunnan (Alexis), Une Eglise orthodoxe de rite occidental : l'Eglise Catholique Orthodoxe de France, mémoire pour la licence en histoire présenté à l'Université Catholique de Louvain, 1981, 375 + 172 p., non publié (ce travail est ouvertement hostile à l'ECOF, mais par sa remarquable documentation et par la réflexion qui y est menée il est des plus utiles à consulter ; les données sur Frank-Duquesne en sont tirées : il peut être

utilement contre-balancé par l'ouvrage de Maxime Kovalevski, Orthodoxie et Occident. Renaissance d'une Eglise locale, Carbonnel, 1990, qui apporte des documents plus récents commentés de l'intérieur, et une réponse explicite à Van Bunnan).

Erny (Pierre), « Rencontre avec l'orthodoxie », Spiritus, 84, sept. 1981, pp. 259-264.

- « Une nouvelle arrivée dans le paysage religieux de la France de l'Est : l'Eglise Catholique Orthodoxe de France », Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est, 1983, 12, pp. 225-234.

- « (Re)naissance de l'orthodoxie occidentale. Traditionnalisme et novation », Revue Suisse de Sociologie, IX, 3, 1983, pp. 601-616.

- « Chrétiens entre Orient et Occident », Elan, FEC, Strasbourg, 7-8, sept.-oct. 1984, pp. 2 et 19.

- « Une Eglise orthodoxe autochtone », Actes du Colloque de la Société d'Ethnologie française, « Ethnologie des faits religieux en Europe », déc. 1988, Strasbourg, 12 p.

- « L'orthodoxie : pourquoi ? » Foi et Vie, 1, janv. 1989, pp. 41-53.

## NOTE

- 1 Il est un aspect des choses que nous n'avons pas abordé ici : la principale opposition vient du patriarcat de Constantinople et de ses représentants en France ; celui-ci, s'appuyant sur une très ancienne règle conciliaire (451), sortie de son contexte historique, prétend avoir seul juridiction sur l'ensemble de la diaspora orthodoxe (« en pays barbares »). Certains théologiens ont renchéri en disant qu'aujourd'hui l'ensemble de l'orthodoxie est en situation de diaspora, ce qui aurait pour conséquence que le Phanar deviendrait une sorte de Vatican orthodoxe ayant autorité universelle. Cela est contraire à toute la tradition. Mais au plan national français, ce sont les Grecs qui représentent l'orthodoxie dans les instances oecuméniques et y imposent leurs vues « papistes », soutenues par Rome. Jean-Paul II a qualifié le patriarche Démétrios de « chef de l'Eglise orthodoxe ». Mais l'orthodoxie n'a pas d'autre chef que le Christ.